

EUCARISTIE ET ENGAGEMENT

I

DE NOS ENGAGEMENTS A CELUI DE DIEU

L'objectif de cette récollection de rentrée est de nous aider à *renouveler* la manière dont nous *sommes engagés* de différentes manières, à retrouver la *source* de nos engagements. Deux phrases du Nouveau Testament me sont présentes à l'esprit même si je ne les commenterai pas ni ne les citerai : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » ; « Si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres ». Ce sera, je l'espère, l'occasion de purifier nos intentions et nos manières de faire, de ne pas nous laisser prendre par le découragement, de ne pas imaginer que nous ayons à sauver le monde. En revanche, nous pouvons par notre action *collaborer* à cette œuvre de Dieu pour autant que notre être, notre vie spirituelle, se laisse rejoindre par Dieu lui-même.

1. S'engager – Être engagé : Que veut-on exprimer ?

Ce vocabulaire appartient à celui des *relations humaines*, même s'il a aussi une résonance économique (le premier sens renvoie au fait d'engager un bien pour obtenir un prêt, d'engager un somme d'argent dans une opération). Nous trouvons un croisement de ces deux niveaux de réalité (relations/économie) dans les publicités sur les moyens de communication : « *Sans engagement* » est devenu un argument de vente, en sachant cependant que le client espère, lui, que le prestataire s'engage à quelque chose. Quelque soit le contenu réel de l'offre, sa formulation agit sur le ressort de la *liberté*. De manière *négative*, l'engagement est compris comme s'opposant à la liberté, comme une contrainte qui vient limiter l'exercice de la liberté. L'idéal d'un épanouissement de soi semble requérir l'absence d'engagement. Et il est vrai que l'engagement dans le mariage paraît à beaucoup impossible : Comment me lier aujourd'hui pour demain, alors que demain je ne sais ce qu'il sera ni quel sera mon désir ? Notre culture occidentale du loisir et de l'aisance technique suscite et soutient à la fois une attitude qui promeut l'affirmation de l'individu : Ce que je veux, quand je veux et comme je veux. On en trouve une illustration dans la modification de comportement des retraités qui laissent un régime de contraintes, lié à la vie professionnelle, pour un espace neuf de liberté qui leur permet de pouvoir faire ce dont ils ont envie, s'ils en ont les moyens. S'engager devient alors problématique, car cela revient à introduire une contrainte.

L'action de s'engager comporte en effet un double effet : Elle *lie* quelqu'un à quelqu'un d'autre ou à un groupe de personnes par le biais d'une parole donnée en vue d'apporter sa part à une action déterminée, grande ou petite, et elle crée ainsi une *obligation*, celle de faire effectivement ce que l'on s'est engagé à faire. Si je me suis engagé à visiter un malade régulièrement, cela signifie que je devrai éventuellement renoncer à autre chose pour honorer la parole donnée : Le malade m'attend et sa présence m'oblige alors. Si je ne viens pas, ma défaillance accentuera sa solitude ou décevra son espérance. Aussi bien est-ce une condition fondamentale imposée à qui veut visiter un enfant malade : La *durée* est nécessaire pour permettre l'appropriation mutuel et la *fidélité* est essentielle pour ne pas déstabiliser l'enfant. S'engager revient ainsi à être en partie *dépendant d'autrui*, à

déplacer le centre de son existence, même modestement. Est-ce une diminution de ma liberté ? Est-ce une condition d'accomplissement de ma liberté ? Est-ce un consentement aux *liens* qui nous constituent les uns et les autres ? Je ne réponds pas ici à ces questions, mais nous en voyons déjà la pertinence.

Un autre domaine de notre expérience est aussi concerné par cette notion d'engagement de notre être, de lien qui oblige, bien qu'il n'apparaisse pas spontanément à nos yeux. C'est celui de notre engagement spirituel, plus précisément de notre engagement dans la *relation à Dieu*. Le choix de la participation à la messe, le choix de la prière : Ce ne sont pas effet de simples habitudes. Ces choix traduisent une orientation de notre personne. Il peut être précieux d'envisager cette pratique à la lumière de l'engagement personnel dans une relation avec le Seigneur, au cœur de l'Église. Nous ne nous situons pas à l'extérieur, comme des spectateurs, mais au contraire à l'intérieur comme des acteurs. Dans l'enchaînement des semaines, nous inscrivons notre fidélité à Dieu, à sa parole, à ses appels. Nous lui répondons ainsi.

C'est pourquoi notre réflexion nous invite à un déplacement. Lorsque nous parlons de nos engagements, nous portons notre regard sur ce que nous décidons, ce que nous accomplissons, ce que nous éprouvons. Mais les quelques notations qui précèdent incitent à considérer l'engagement, la disposition à s'engager et le fait de s'engager, comme une *réponse* à un *appel* adressé *par autrui*, de quelque manière que ce soit : Détresse, sympathie, amour. Les formes les plus décisives, de ce point de vue, nous renvoient à l'expérience de l'amitié et de l'amour, notamment à l'égard de *l'enfant*, figure du pauvre par excellence qui appelle, du fait même de son existence, la sollicitude de plus grands que lui et leur engagement à ses côtés pour qu'il grandisse.

2. Au fondement de notre foi

Notre foi nous invite aussi à ce décentrement, à ce changement de point de vue. L'Écriture sainte nous fait entrer dans une *intelligence* de la *condition humaine*. Elle le fait à *partir de Dieu*. Tout le monde ne partage pas cette compréhension de l'expérience et de l'histoire humaines, mais elle existe bien et c'est la nôtre, plus ou moins éclairée sans doute, mais bien réelle car elle induit aussi une manière de vivre et de s'engager dans la vie. C'est la parole adressée par Dieu qui donne à quelqu'un de pouvoir dire « Je » et de donner une forme unique à son existence. Un des exemples manifeste de cette parole qui donne consistance à quelqu'un est l'histoire d'Abraham : La parole qu'il entend et qui le met en mouvement lui donne de devenir Abraham et non plus seulement Abram. Il faut sans doute du temps, beaucoup de temps parfois, pour comprendre ce que Dieu dit et ce qu'il propose, mais cette initiative est fondamentale et fondatrice. Nous en trouvons d'ailleurs une analogie dans la manière dont chaque petit d'homme advient à lui-même grâce à la parole de ses parents.

Ce que nous découvrons : Au commencement, au fondement, il y a une *alliance*. Cette alliance n'est pas conclue après la création, elle constitue l'acte créateur qui est en lui-même une alliance. Le fait que Dieu crée instaure l'alliance des origines, secrète et invisible, sans laquelle et hors de laquelle nous n'existerions pas. L'acte créateur instaure un *lien* entre Dieu et la créature : Il est lui-même lié à elle comme elle est liée à lui. Mais ce premier lien engendre un second lien, le lien entre l'homme et la femme, qui sont tous deux à *l'image* de Dieu. Ce double lien est porteur d'une *reconnaissance mutuelle*. Le récit biblique l'exprime d'une double manière : Dans la création de l'homme lui-même,

d'abord, est contenue la reconnaissance par Dieu de son existence qui, incluse dans l'œuvre de la création, est nommée *bonne* et même très bonne, dans la parole qui naît, ensuite, entre Adam et Eve, une faite d'accueil émerveillé par laquelle l'homme lui-même ratifie l'œuvre de Dieu. Ce qui nous est dit ensuite, c'est que cette double relation, sans être rompue, *a perdu* sa clarté, sa simplicité, sa joie. Nous l'apprenons en diverses occasions, mais la tonalité est commune et se résume en deux mots : la *peur* et l'*indifférence*. « Où est ton frère Abel ? » « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? »

C'est ce que l'on nomme le *péché*, dévoilé à l'homme par Dieu. Si nous évoquons l'*histoire du salut*, qui culmine en Jésus et en son Église, nous percevons au moins deux réalités.

1. Dieu *va venir au-devant de l'humanité* en choisissant Israël, petit peuple pour l'humanité, et en établissant avec lui une *alliance*. Cette alliance, conclue au Sinaï et renouvelée, lie Dieu à son peuple et lie le peuple à Dieu. Elle est scandée par la parole reprise inlassablement par les prophètes : Voici deux voies, l'une va vers la mort et l'autre vers la vie. Choisis la vie. Nous la choisissons, répond le peuple, et sur les chemins de son engagement à vivre selon la parole de Dieu il éprouve sa faiblesse et la fidélité de Dieu à sa parole fondatrice. L'engagement de Dieu est total et sans retour. Celui du peuple est variable. La patience de Dieu ne se laisse pas prendre en défaut. Il appelle sans cesse son peuple à le connaître et à ajuster son chemin à celui qu'il montre.

2. Cette alliance, qui tisse l'histoire du peuple, porte en elle un chemin de *restauration des relations humaines*. Celles-ci, nous l'avons rappelé, sont blessées. Le commandement « Tu aimeras ton prochain » inscrit dans les relations entre les membres du peuple la sainteté même de Dieu. Le seul motif donné pour ce commandement dans le *Lévitique* est : Je suis saint. La mise en œuvre de cet amour commence par le respect des dix paroles données au Sinaï mais il s'exprime aussi dans la règle d'or de ne pas faire à autrui ce que l'on ne voudrait pas qu'il fasse à notre égard. La qualité de l'amour du prochain est donnée comme l'étalon pour mesurer et apprécier l'amour porté à Dieu.

Au fond, l'alliance avec Moïse *ouvre* dans l'humanité le chemin du salut, de la restauration des relations enracinées dans l'alliance de l'origine : Que l'homme puisse être homme, et le devenir selon son identité propre, celle qu'il tient de Dieu lui-même, qu'il puisse ne pas se laisser enfermer par le péché, qu'il passe de l'esclavage à la liberté. Voilà l'œuvre dans laquelle Dieu est engagé. Cette œuvre porte à la fois sur la révélation de son identité et sur l'instauration de la fraternité. Celle-ci suppose la présence d'un père commun à tous et l'engagement à suivre les indications données pour accéder à la fraternité, qui correspond à l'union des hommes entre eux. D'expérience, nous savons que c'est une tâche difficile et de longue haleine, sur le plan personnel et le plan commun.

L'alliance ainsi établie par Dieu appelle un engagement humain qui sera une réponse donnée patiemment et pratiquement. Cet engagement *est fondé* sur l'engagement de Dieu lui-même qui ne reprend ni sa parole ni son don.

3. L'Eucharistie

Il existe plusieurs manières d'approcher le *mystère de l'Eucharistie* et d'en rendre compte. Notre thème de réflexion reçoit une indication décisive de ce mystère. Il est très précisément l'*actualité de l'alliance* entre Dieu et l'humanité, dont l'Église est signe et moyen dans le *Christ Jésus*. C'est en lui

que subsiste la réalité de cette alliance. L'Eucharistie (la messe) qui donne accès, au présent de notre existence, à l'engagement de Dieu, cet engagement toujours actuel dont le Christ est témoin autorisé. Il a donné sa vie pour l'humanité. Il a scellé dans son sang *l'engagement sans retour de Dieu*, un engagement déjà perceptible dans l'histoire qui a préparé la venue du Fils mais qui, désormais, en communique les fruits à l'humanité et en elle. Dieu est fidèle et le peuple a beau s'égarer, Dieu ne l'abandonne pas, c'est une constante du récit biblique. Désormais, il communique son *amour fidèle* à ceux que le baptême unit à son Fils.

Le Christ Jésus a donné sa vie pour l'humanité. Cet acte *scelle* l'engagement sans retour de Dieu. En Jésus, l'engagement de Dieu, définitif dès l'origine, apparaît à nos yeux dans toute son ampleur et, pour tout dire, selon une logique qui va au-delà de la nôtre et bouleverse notre capacité de compréhension. Ainsi, en chaque messe est *donnée la réalité* de l'engagement de Dieu : Dieu, pour mieux le dire, s'engage au présent de notre génération, au point même qu'il en confie le mémorial et la puissance à des êtres humains. Jésus accepte de se donner et d'être pris, parfois malmené ou ignoré.

Deux éléments manifestent et opèrent cette entrée dans l'alliance *nouvelle et éternelle*, étant entendu que cette entrée trouve son origine, pour chacun de nous, dans le *baptême* et la *confirmation*. En nous unissant au Christ mort et ressuscité par la puissance de l'Esprit Saint, ces deux sacrements nous inscrivent dans l'alliance et nous communiquent le principe vivant de notre communion. Voici ces deux éléments.

La proclamation de la *Parole de Dieu* et la réponse ritualisée que lui apporte l'assemblée. C'est la première partie de la messe. Elle met en présence les deux partenaires de l'alliance (Dieu et son peuple). L'adhésion de foi, qui ouvre à la prière, est la première modalité de réponse à la Parole entendue, cette Parole qui énonce, sous de multiples formes, l'engagement de Dieu envers l'humanité. La profession de foi renouvelle ainsi l'engagement de l'assemblée à mettre sa confiance en Dieu, tel qu'il se révèle dans l'histoire des hommes. L'assurance de la prière adressée à Dieu trouve sa source dans le mutuel engagement exprimé juste avant qu'elle ne s'exprime.

Au cœur de la prière eucharistique, la perpétuation du sacrifice du Christ, une fois pour toutes accompli, constitue le second moment de l'actualisation de l'engagement divin. Il est lié à la proclamation de la Parole de Dieu puisqu'il est à la fois l'attestation de la solidité de la Parole entendue et la manifestation de son accomplissement. Lorsque nous les écoutons, les mots de la prière eucharistique, pourtant si familiers, peuvent nous rester extérieurs. Il peut être précieux de reprendre chez soi le texte des prières, comme celui de la quatrième qui met en évidence la nature de chaque prière eucharistique en évoquant la totalité de l'histoire du salut. C'est une manière d'y entrer davantage et de pouvoir mieux s'y unir lors de la messe. Si les mots ont en effet une valeur en eux-mêmes, du fait de leur contenu propre, ils en reçoivent une plus grande encore lorsqu'ils sont portés *par la présence* de l'Église qui les fait monter vers le Père.

Ainsi donc, si l'engagement humain se forme comme une réponse à un appel, l'alliance de Dieu avec l'humanité manifeste la profondeur de son origine et l'amplitude de ses fruits espérés. La messe apparaît comme l'événement où nos engagements peuvent être à la fois affermis et purifiés, pour nous insérer davantage et mieux dans l'œuvre même de Dieu à l'égard de l'humanité.

COOPERATEURS DE L'ŒUVRE DE DIEU

Réponses à quelques questions

Instruments de Dieu ?

Sommes-nous des *instruments* entre les mains de Dieu ? Le mot paraît équivoque car il désigne généralement un objet inanimé, prolongement de la main de l'homme pour exécuter plus facilement une tâche, comme un levier utilisé pour soulever une lourde pierre écrasant la jambe de quelqu'un, impuissant à se dégager. Son utilisation procède en fait de l'expression « cause instrumentale », qui désigne la médiation par laquelle un effet est obtenu. La notion de « cause instrumentale » ne se prononce pas sur la nature animée ou inanimée de la médiation. En cela, une personne peut être cause instrumentale. Pour éviter cependant l'ambiguïté, qui ferait comprendre l'être humain comme un objet entre les mains de Dieu ou une marionnette dont il se servirait malgré elle, on peut aisément désigner la vocation de l'homme dans le dessein de Dieu sous le terme de « coopération ». L'homme est établi *coopérateur* de Dieu dès l'origine dans la maîtrise de la création et il l'est davantage encore pour l'œuvre du salut. Pour notre croissance même, notre liberté est appelée à coopérer à l'accomplissement de notre vocation humaine, dans sa dimension personnelle et relationnelle. Cela signifie que nous ne sommes jamais les premiers, puisque nous sommes précédés par Dieu lui-même. Ce n'est pas la moindre des beautés de la Révélation chrétienne que le dévoilement par Dieu de ce statut de la personne humaine. C'est une autre manière de découvrir l'alliance dont nous venons de parler.

Le même Dieu

Devant cette beauté, qui a nom *charité divine*, il arrive parfois que l'on soit conduit à opposer celui que l'on appelle le Dieu de l'ancien testament à celui que l'on appelle le Dieu du nouveau testament. Ce serait une façon d'exalter la supériorité chrétienne. Il s'agit là d'une tentation qui remonte aux origines de la foi chrétienne. Elle a donné naissance à une hérésie, le marcionisme, du nom de Marcion qui en a élaboré les termes. Or, ce que l'Église tient et que nous pouvons tenir sans difficulté, moyennant toutefois un peu de réflexion, c'est qu'il s'agit du seul et même Dieu. C'est pourquoi nous recevons l'intégralité des Écritures saintes, ancien et nouveau testament, selon l'expression reçue. Ce que nous percevons, et qui accrédite superficiellement la justesse supposée de l'opposition, correspond en réalité à la *progressivité* de la Révélation elle-même. Du fait du péché, qui fait perdre la clarté, l'homme n'est plus immédiatement ajusté au mystère de Dieu dont il a peur tout en se tournant vers lui, désormais inconnu. Comme l'exprime la quatrième prière eucharistique, Dieu n'a pas abandonné l'homme au pouvoir de la mort mais, dans sa miséricorde, il est venu en aide à tous les hommes pour qu'ils le cherchent et puissent le trouver. Aussi bien Dieu a-t-il pris le temps de se faire reconnaître tel qu'il est en franchissant l'épaisseur des illusions. Paul soulignera, par exemple, la patience et la pédagogie divines, manifestées notamment par le don de la Torah et l'enseignement prophétique pour conduire jusqu'à Jésus, Messie annoncé. Cette préparation du peuple demeure, pour nous, toujours active. Dieu, en effet, prend le temps par l'Église de nous conduire à la connaissance de son mystère. Le chemin tracé péniblement à travers les générations est le même

chemin que chaque personne est appelée à parcourir pour accéder à la juste connaissance de Dieu et à la communion avec lui. La connaissance de Dieu tel qu'il est en lui-même constitue le bien fondamental nécessaire à l'homme pour qu'il puisse vivre vraiment, en le libérant des idoles et de la rétractation sur soi. Il n'est pas certain que nous en soyons conscients ni convaincus en fait. Mais cette connaissance ne relève pas seulement de l'information, comme nous en recevons à propos de multiples problèmes de l'existence. Elle induit un travail intérieur, utilement guidé par l'intelligence éclairée par la Révélation biblique, et ce travail nous reconduit sans cesse à nos illusions ou à nos approximations sur Dieu pour recevoir conversion de la manière de penser et d'agir. On pourrait dire beaucoup à ce sujet. A commencer par l'observation suivante : Nous avons besoin de l'ancien testament pour ne pas faire du Christ une sorte d'aérolithe sur qui cristalliseraient nos rêves contradictoires de perfection humaine, et le nouveau nous éclaire sur la profondeur de l'histoire humaine et l'ampleur du mystère de Dieu.

Idéalisation et spiritualisation

Il existe toujours un risque d'*idéalisation* de nos engagements humains et, parfois, un risque d'absolutisation, à notre échelle ou à celle, plus vaste, des sociétés. Nous pouvons leur accorder un contenu ou une portée par lesquels nous faisons l'impasse sur nos motivations. Celles-ci peuvent en effet s'enraciner davantage dans l'amour de soi que dans l'altruisme. Sans tomber dans la défiance, il est bon de savoir que nous sommes ambivalents, que l'amour de soi, le désir d'être reconnu ou l'appétit de domination peuvent travestir nos engagements au service d'autrui. L'engagement dans telle ou telle tâche, l'engagement envers autrui induisent normalement des conversions et des renoncements, un ajustement de nous-mêmes à l'autre et à la vérité des liens de fraternité. L'engagement les rend même possibles, car c'est dans la durée que s'opère ainsi notre croissance. A l'idéalisation peut aussi s'ajouter la *spiritualisation*. C'est un risque encouru par les chrétiens. Il peut exister en effet une fausse manière d'envisager le *don de soi*, qui engendre une destruction de soi-même ou de son équilibre, qui peut aussi finir par peser sur autrui, lorsque, par exemple, nous savons mieux que lui ce dont il a besoin et qu'à toute force nous voulons lui imposer notre personne ou notre solution. Il se peut aussi que nous exagérions notre dévouement, ou la valeur du dévouement en général, sans faire droit au découragement, à l'incertitude, à l'incapacité, aux requêtes des responsables dont nous dépendons ou à l'usure. La Parole du Seigneur peut éclairer nos situations pratiques et nous orienter dans le choix de telle ou telle attitude ou option, moyennant, notamment, la réflexion morale, mais elle peut aussi devenir une sorte de voile qui empêche de prendre en compte, avec des moyens adaptés, la densité humaine, les conflits, les impuissances, la lenteur des cheminements humains vers la lumière.

Au cœur de l'Amour

Pour honorer nos engagements envers autrui, dans telle ou telle forme particulière de présence ou de service, nous avons sans doute besoin d'affiner nos *compétences humaines* et il est légitime de désirer une certaine *efficacité*. Mais notre foi nous incite à *situer* nos actions dans le mouvement du dessein de Dieu. Certaines situations nous contraignent d'ailleurs à prier, soit qu'il y ait des obstacles à lever, soit que nous ne voyions pas clairement ce qu'il conviendrait de faire, soit que les effets de notre action ne dépendent pas de nous-mêmes. Le registre le plus profond, souvent le moins perceptible et parfois le moins apparent dans les actions particulières, est celui de l'*alliance* qui se déploie sur le mode de la *vie fraternelle*. La connaissance personnelle du Seigneur et de sa manière

de faire constitue un puissant dynamisme pour ajuster nos intentions et nos actions à leur portée la plus décisive. Non seulement la prière nous situe devant Dieu mais, liée à la messe, elle contribue à nous éclairer et à nous affermir dans l'humilité, en nous tenant au lieu même de l'Amour. Dans l'épître aux Philippiens, Paul invite les chrétiens à développer en eux et entre eux les « sentiments qui sont dans le Christ Jésus ».

Engagement humain et engagement du chrétien

Est-il utile alors de savoir ce qui différencie l'engagement d'un chrétien et l'engagement de quelqu'un qui ne l'est pas ? L'an passé, nous avons donné quelques éléments de réflexion sur ce sujet. Il serait éclairant d'identifier le motif de la question ; je renvoie donc à cette question, une autre question : *Pourquoi vous la posez-vous ?*

Le chrétien qui s'engage le fait sans doute selon un mouvement similaire à celui qui conduit un être humain qui s'engage envers un autre, en réponse à l'appel d'une commune destinée, partagée dans la peine et dans la joie. Aux Philippiens, encore, Paul donne cette directive : « Tout ce qui est vrai et noble, tout ce qui est juste et pur, tout ce qui est digne d'être aimé et honoré, tout ce qui s'appelle vertu et qui mérite des éloges, tout cela prenez-le à votre compte. » Si l'Apôtre s'exprime ainsi c'est que la vertu n'a pas été découverte par les chrétiens et qu'elle représente un bien commun de l'humanité qui préexiste à la présence des disciples du Christ. Cette conviction est de bon sens, mais elle s'appuie sur le contenu même de la Révélation. La pensée chrétienne en effet considère l'être humain créé à la ressemblance de Dieu, capable de relations. Malgré le péché qui voile l'accès à Dieu et handicape l'intelligence et la volonté humaines, l'homme est apte à exercer droitement son intelligence pour chercher le Bien et le Vrai, y adhérer et dégager, par conséquent, les caractéristiques d'un agir qui soit humain. Les diverses formes de sagesse humaine, profanes ou religieuses, en sont la manifestation. Sans doute la confusion culturelle occidentale empêche-t-elle de percevoir cet élément, qui a une portée universelle. Du moins en perçoit-on la pertinence. Il n'y a dès lors aucun obstacle à affirmer que le chrétien est un être humain, semblable en tout point à ceux avec qui il partage l'existence reçue du Créateur. Il connaît les mêmes aspirations, se heurte aux mêmes contradictions, porte des questions identiques sur le sens de la destinée humaine et affronte les mêmes combats. Et même si l'histoire européenne, et donc occidentale, est habitée par un fort contentieux avec la religion catholique, certaines des vues de la pensée moderne ont leur source dans la Révélation, notamment la conscience de la fraternité humaine. Or cette fraternité est le bien le plus difficile à atteindre et les combats sont d'autant plus incertains et grevés d'illusion pour l'établir que la reconnaissance effective du Créateur est empêchée. Autrement dit, la manière propre du chrétien de vivre ses engagements humains se caractérise par sa conscience de participer à l'œuvre créatrice de Dieu et par le fait qu'il reçoit de lui la grâce de persévérer et de se laisser purifier. L'union au Christ, active depuis le baptême, est source d'espérance et de fermeté dans l'épreuve, de lucidité aussi face aux contradictions du cœur humain, d'humilité féconde car l'action humaine est, par nature, limitée, d'autant plus si l'on a en perspective l'immensité de la tâche et la force des vents contraires. Savoir que l'on n'est pas le Messie mais qu'il existe et nous associe à son œuvre accroît notre liberté intérieure. Et permet de garder vive au cœur de l'humanité la promesse de sa joie tout en soutenant, sans violence, le combat des hommes pour une vie authentiquement fraternelle.

III

DE L'ENGAGEMENT DE DIEU A NOS ENGAGEMENTS

Les échanges que nous avons eus sont l'occasion de revenir sur quelques caractéristiques de nos engagements à l'égard d'autrui. Ils sont inscrits dans l'engagement de Dieu *pour la multitude* et notre *consentement* à sa volonté créatrice.

1. Responsabilité

Si nous reprenons la réponse de Caïn (« Je ne sais pas ! Qui m'a établi gardien de mon frère ? ») donnée à la question que Dieu lui pose (« Où est ton frère Abel ? »), nous apprenons qu'elle traduit la *mise en échec* du dessein de Dieu. Elle est l'expression du péché qui produit la mort. Mais la mort d'Abel signe en fait une ignorance, antérieure au meurtre. Caïn n'a jamais su où était Abel, il lui était indifférent, seulement un rival à côté de lui, un ennemi potentiel, pas un frère. Le meurtre a consommé la méconnaissance. Cette histoire tragique pourrait énoncer l'irréversible condition de l'homme, celle à laquelle il se heurte toujours : L'homme est un loup pour son semblable, et si ce n'est lui, alors ce sera moi. Que cela traduise un fait constatable tout au long de l'histoire de l'humanité, cela ne fait guère de doute. Mais le récit nous présente un avant et nous livre un après, tous deux inclus dans le dessein de Dieu. L'épisode manifeste une *négation*, une violence mortifère. Il n'empêche que Dieu protège Caïn de la vengeance, inscrivant déjà une voie de salut dans la sanglante obscurité du meurtre du frère et non pas du père, méconnu dans le récit. A cet égard la poésie hugolienne a tordu le récit biblique, instillant le poison d'une culpabilité jamais levée qui substitue l'accusation lancinante d'une conscience solitaire à la Parole divine qui sanctionne mais n'abandonne pas le meurtrier à son remords.

Lorsque nous nous engageons envers quelqu'un *pour son avantage*, nous reconnaissons en fait que nous sommes *gardien de notre frère*, que nous savons où il est et que nous pouvons donc le trouver. Dans le récit biblique, l'expression fondamentale de cette attention porte sur le fait que je dois veiller à ce qu'il ne s'enferme pas dans son péché, car c'est précisément le laisser pour mort et l'abandonner. Nous portant ainsi vers autrui, nous manifestons qu'il ne nous est pas indifférent, que son sort nous importe et que nous pouvons l'aider à affronter l'épreuve, mais aussi que nous reconnaissons qu'il est digne d'être accueilli, comme c'est le cas dans l'expérience de l'amitié. Nous chercherons à servir *son bien*

Sans doute savons-nous que les *motivations* de nos engagements ne sont pas toujours exemptes d'arrière-pensées (gratification, culpabilité, domination), mais au moins sommes-nous portés à considérer que nous avons partie liée avec autrui, que nous acceptons la réalité de relations humaines. Notre engagement traduit ainsi *pratiquement* la conscience d'une *responsabilité* à l'égard d'autrui. Et il est bon aussi de percevoir la réciprocité de ces responsabilités mutuelles : Accepter d'être aidé, jusque dans l'accomplissement d'une responsabilité donnée, c'est reconnaître notre dépendance mutuelle. La responsabilité ne signifie pas que nous ayons à prendre tout sur nous, avec inquiétude ou même angoisse, comme si le destin de l'humanité reposait sur nos épaules. Mais cette situation, qui fait sortir de l'égoïsme, nous place de fait au cœur d'un *combat* et nous rend *vulnérable*

(ne pas être reconnu, par exemple, ou choisir le vrai bien, choix qui pourra nous isoler). Nous sommes placés, soi-même d'abord et autrui tout autant, entre notre vocation humaine et ce qui la trahit ou la contraire. C'est ainsi que nous *éprouvons* tout ce que l'avènement de la fraternité requiert d'attention et d'humilité, c'est pourquoi revenir à l'engagement de Dieu pour l'humanité est toujours nécessaire.

2. Fidélité

L'*engagement* à vivre une responsabilité à l'égard d'autrui prend des formes infiniment variées, de l'attention particulière à la conduite de ses concitoyens. Il induit la *durée* et donc la *fidélité*, car c'est par elles que se constitue progressivement le lien. Dans l'accomplissement des actions qu'il suppose, on goûte la joie mais on peut aussi être affronté à l'*échec* lorsque ce qui a été visé justement n'a pu être atteint. L'échec peut être très douloureux, mais il ne reçoit son sens qu'à l'intérieur de l'exercice d'une responsabilité dont il n'annule pas la réalité mais dont il suspend la joie pour façonner l'espérance. On pourrait ici risquer le paradoxe suivant : L'homme devient homme lorsqu'il se découvre les mains nues, il le devient plus authentiquement que lorsque tout lui réussit, car sa puissance alors risque de l'aveugler, sur son propre compte et sur le pouvoir qu'il pense posséder sur la réalité et sur ses semblables. Vaclav Havel dit que l'on ne peut espérer faire bouger la société si l'on imagine pouvoir plier le réel à sa propre mesure et faire fi de la vérité en sacrifiant au mensonge. Son engagement pour cette vérité dans la solitude et l'anonymat a tissé un fil ténu et invisible qui a fait plus que les incantations occidentales pour tirer la chape qui pesait sur ses concitoyens et niait en l'autre le frère qu'il était. Le combat ne cesse pas.

L'engagement dans la durée met en évidence une *ligne conductrice*, source d'unité personnelle et de cohérence. S'il n'y a pas de durée ni même d'obligation librement consentie, il n'y a pas de croissance possible dans l'*amour*, qui est la vocation ultime de l'être humain, jusque dans la dépossession de soi et le renoncement à « tenir l'autre ». Car le point d'où peut jaillir la joie se situe dans l'apprentissage à recevoir l'autre, à découvrir le « lieu où il se trouve », à accepter tout autant de lui être lié et de ne pas être lui.

Dès lors, comment pourrait-on croire à l'amour s'il n'y a pas responsabilité et lien assumés dans la durée – portant, du coup, malades, insatisfactions, échecs – qui donnent précisément *visage réel à l'amour* ? C'est à cette profondeur qu'est appelé à descendre tout être humain qui engage sa vie à l'égard de ses semblables, car il y rejoint la source de la fraternité. Si l'amour se suffit à lui-même pour justifier sa fidélité, au-delà de biens particuliers visés ou espérés, il n'est pas équivalent aux bons sentiments dont on le travestit souvent. C'est qu'il engage l'être intime et porte toujours une part de souffrance, ne serait-ce que celle de ne pas savoir aimer autant qu'on le voudrait ou de manière à rejoindre l'autre.

C'est en cela que l'engagement de soi, ce fait d'être lié à autrui dans la durée, fait grandir celui qui le vit, fait grandir sa *liberté spirituelle*, si nous comprenons la liberté comme la capacité à accueillir l'autre et à se laisser accueillir par lui, et non comme une disposition à jouir de la vie par le moyen de l'autre, alors instrumentalité et non plus reconnu comme sujet, comme frère. L'obligation intérieure à l'amour fait grandir dans l'amour. Lorsque Paul exhorte les chrétiens à *se porter les uns les autres*, c'est à cette logique de l'engagement mutuel dans la charité fraternelle qu'il fait appel, de même lorsqu'il demande aux forts de porter les faibles en ne regardant pas d'abord à ce qui leur plait mais à

ce qui peut édifier. C'est pourquoi il est indispensable d'inscrire notre fidélité et notre persévérance dans la fidélité du Seigneur.

3. Action de grâce

Nous avons évoqué la messe comme *l'événement* où nous est « donné » l'engagement de Dieu envers l'humanité. On pourrait dire plus justement qu'il est le gage actuel de l'engagement réel de Dieu. En son cœur, la messe est en effet le *gage* donné par avance de ce qui s'accomplira lorsque le Christ viendra dans la gloire et que nous le verrons tel qu'il est, recevant la joie de connaître ce que nous sommes en vérité. Ce gage de la béatitude nous communique donc réellement le bien espéré, cette charité divine qui opère la communion des personnes.

Elle est également l'expression la plus parfaite en notre monde de *l'action de grâce*. L'action de grâce de l'Eglise, et en elle déjà celle de l'humanité, pour la fidélité de Dieu qui vient toujours au-devant de l'homme, qui rend possible et affermit la fidélité de l'homme engagé sur la voie des relations fraternelles. Dans la résurrection du Christ se manifeste la *puissance créatrice* et l'espérance qui nous est donnée.

De quelle manière la messe peut-elle purifier et orienter notre capacité à nous engager, à nous lier les uns les autres ? En apprenant – par elle et en elle – à recevoir chacun comme un *don de Dieu*. Nous y parviendrons dans le Royaume, mais chacun commence à y tendre, à se percevoir lui-même comme *aimé* par le Seigneur et *lié* aux autres, présents dans l'assemblée, mais aussi tous les autres, contenus dans le dessein bienveillant du Père. Tout le contraire de la relation entre Caïn et Abel sous le regard du Dieu méconnu d'eux.

Au cœur de la messe, il peut être bon d'apprendre à rendre grâce pour la vocation à l'amour, pour la capacité à nous lier, pour la coopération à laquelle Dieu lui-même nous convie. C'est ainsi entrer plus profondément dans le mouvement de l'action de Dieu et laisser l'Esprit Saint purifier ce qui doit l'être dans la manière dont nous envisageons et accomplissons nos engagements.

Ab. Antoine Louis de Laigue
Notre-Dame de Grâce de Passy
1^{er} octobre 2011
Sainte Thérèse de Lisieux